



AD SVQ 207 VIVIER DE PRINCESSES ET DE REINES

Date du téléchargement: 2025-06-18

Marie Haps de A à Z

Cent ans d'histoire de l'Enseignement supérieur en Belgique francophone

par Claire Campolini-Doucet, 2019

EAN Epub: 978-2-8061-2284-1

Sélection de textes illustrant la philosophie et les actions de Marie Julie FRAUENBERG épouse de Joseph HAPS, née à Diekirch le 26 avril 1879 et décédée à La Panne le 14 mars 1939.

Bâtiments p. 33

La localisation de l'Institut gravite autour de la gare du Luxembourg, en plein cœur de ce qui est devenu le quartier européen. C'est d'ailleurs derrière la petite gare du quartier Léopold qu'apparaît, majestueux et un peu écrasant, l'édifice que d'aucuns ont appelé Le caprice des dieux : le Parlement européen, c'est-à-dire l'organe législatif directement élu de l'Union européenne.

Historique pp. 57-80

Qu'il me soit permis de reprendre ici l'ensemble des données dont il fait état : L'histoire complète de l'école reste à écrire : malheureusement, de nombreux documents ont disparu et les seules sources encore disponibles sont les discours des rentrées académiques de madame Marie Haps, depuis la fondation de l'école jusqu'à la guerre de 1940. S'ajoute à cela la mémoire de nos anciens professeurs.

Quelques repères datés peuvent néanmoins être consignés :

- 1919 *Fondation de l'École supérieure de jeunes filles par madame Marie Haps (Luxembourgeoise de nationalité) sur les conseils du cardinal Mercier et le patronage de Monseigneur Ladeuze, recteur de l'Université Catholique de Louvain (UCL). Le cardinal Mercier présidera d'ailleurs la première séance du Conseil d'administration. La première rentrée du 19 octobre est renseignée dans un article de la « Nation belge » du 19 août. L'école s'installe comme locataire dans l'ancien hôtel Beernaert, au 11, rue d'Arlon (Auguste Beernaert – 1829-1912 – Avocat à la Cour de cassation, membre de la Chambre des représentants, fut Premier ministre de 1884 à 1894).*
- 1920 *Admission des jeunes filles à l'UCL.*
- 1922 *Fondation du Cercle des Anciennes.*
- 1924 *Le 5 mars 1924 : Achat de l'hôtel Beernaert (avec l'aide financière de l'Educational Foundation, USA). L'école se constitue en ASBL.*
- 1926 *Transfert de l'école, jusqu'à la rentrée d'octobre 1928, place Jamblinne de Meux, 13-14. Travaux d'agrandissement au 11, rue d'Arlon sous la direction de l'architecte René Housiaux (construction d'une nouvelle cage d'escalier, aménagement des combles sous toiture et extension vers Arlon 5 par suppression de la cour intérieure et de la petite maison – écuries ? – y attenante : construction des locaux et auditoires à droite de l'entrée principale).*
- 1929 *Projet de construction d'une salle de fêtes sur la terrasse couvrant le 1er étage côté droit, nouvellement construit. Ces transformations ne se réaliseront cependant pas.*
- 1930 *Publication des « Cahiers de l'École » (semestriel). Dès le 4 novembre de cette année, on parle de « L'école Marie Haps ».*
- 1936 *Le 21 janvier, la nouvelle chapelle de l'école est consacrée par Monseigneur Ladeuze (2e étage).*
- 1938 *Le 28 juin, Marie Haps, malade, revient pour la dernière fois à l'école.*
- 1939 *14 mars : décès de Marie Haps à La Panne. Depuis octobre 1937, Mademoiselle M.T. Taymans d'Eypernon est suppléante à la direction de l'école.*
- 1940 *Mademoiselle Simone-Marie Haps devient directrice.*
- 1941 *Création de la spécialisation « Collaboratrice aux carrières libérales » (Secrétariat, néerlandais, anglais, allemand, sténotypie, dactylographie).*
- 1944 *Création de la section « Pédagogie ». Langues enseignées : néerlandais, anglais, allemand,*
 1945 *espagnol, italien.*

- 1946 La section pédagogie devient « Pédagogie familiale ». Spécialisation en Secrétariat et
1947 Langues vivantes.
- 1946 Le 30 novembre, célébration du 25^e anniversaire de l'école et inauguration du bas-relief à la mémoire de Marie Haps (dû au sculpteur Courtens), en présence du cardinal Van Roey, du Nonce apostolique, Monseigneur Cento, du Recteur de l'UCL, Monseigneur Van Wayenbergh, de la représentante de la Reine, du baron Carton de Wiart, président du Conseil d'administration et de nombreuses autres personnalités. La presse de l'époque relève qu'à cette date, plus de 2000 jeunes filles avaient déjà suivi les cours de l'école.
- 1950 La section de pédagogie devient la section d'assistantes en psychologie et psychiatrie (trois années de cours et une année de stage).
- 1951 Le foyer des étudiantes se situe à « Haut Clair », 14 avenue Hamoir à Uccle.
- 1955 (décembre) : Création de la « Section d'interprètes et de traductrices » (anglais, allemand, espagnol), première école de traducteurs-interprètes en Belgique. En 1961-1962 : ajout de la langue russe, en 1962-1963 : du néerlandais, en 1963-1964 : de l'italien. Au début, une seule langue est imposée aux étudiantes. Celles qui avaient obtenu 70 % des points aux examens de fin d'année pour la langue étudiée étaient autorisées à s'inscrire pour une seconde langue l'année suivante.
- 1957- L'école prend le nom d'École Supérieure de Jeunes Filles Marie Haps. Reconnaissance
1958 officielle de la section Assistantes en psychologie et psychiatrie. Vers cette époque, il existe un « self-service familial », suite de l'ancien « Foyer Marie Haps » servant les repas de midi et situé 14-16 rue Van Maerlant (supprimé en 1960). De nombreuses jeunes filles sorties de l'école sont engagées comme traductrices, interprètes, guides ou hôtesse d'accueil à l'exposition universelle de Bruxelles.
- 1959 Création de la spécialisation en logopédie.
- 1961 Madame Christiane de Galocsy-Giblet est nommée directrice en remplacement de Mademoiselle S.-M. Haps, démissionnaire.
- 1962 (?) Location du bâtiment Arlon 15.
- 1962 La section « Langues » est reconnue comme enseignement de catégorie A6/A1.
1963
- 1963 Ouverture de l'école aux jeunes gens. L'école devient l'Institut libre Marie Haps.
- 1964 (par AR du 9 novembre 1964) : reconnaissance du diplôme de Graduat en logopédie.

- 1965 Ouverture de la section « Talen » et reconnaissance par AR de la « Section Langues-Talen » avec effet rétroactif au début de l'année académique 1964-1965. Installation du premier laboratoire de langues. Les cabines d'interprétation étaient déjà installées depuis quelques années.
- (?) Location du bâtiment Arlon 36. 1966 Fondation de la revue *Le Langage et l'Homme* sous l'impulsion de M. Georges Lurquin, conseiller scientifique.
- 1970 L'école compte 628 étudiants. La section langues est classée parmi les instituts de niveau universitaire et en 1971, dans la catégorie de l'enseignement supérieur économique de plein exercice et de type long.
- 1975 Reconnaissance de la section Graduat en audiologie (qui remplace la section audio-acoustique, enseignement supérieur de type court et de promotion sociale). Cette section provient de l'école d'audio-prothésistes-acousticiens, fondée en 1969 par le Centre d'audiophonologie de l'UCL. (?) Location d'un auditoire à Woluwe pour la section audiologie.
- 1976 1er septembre 1976 : location de Godecharle 15 en remplacement des bâtiments Arlon 15 et Arlon 36.
- 1978 1er novembre : location du bâtiment intérieur place du Luxembourg, 1, jusqu'en mars 1991.
- 1980 11 novembre : Rachat du bâtiment Arlon 5.
- 1982 1er avril : location du bâtiment Arlon 18.
- 1er septembre : location, pour le Comité social, du 16 rue de Trèves. Avant cette date, le Comité social louait le 3 rue d'Arlon, et antérieurement encore, le 52 rue d'Arlon.
- 1983 Transfert de la section « Talen » à la « Vlaamse Economische Hogeschool ».
- 1986 28 avril : rachat du bâtiment Arlon 3.
- 1987 1er mars : location Arlon 16.
- 11 décembre : achat du 16, rue de Trèves sur proposition du Comité social.
- 1989 (?) Occupation des bâtiments rénovés Arlon 3 et 5.
- 1991 31 mai : achat des maisons Arlon 2A, Arlon 4-6 et Parnasse 18. Madame C. De Galocsy, admise à la retraite, est remplacée à la direction de l'Institut par Monsieur Bernard Devlamminck.
- 1991 En mars : réoccupation du bâtiment Arlon 11, après rénovation et transformation.

Cette synthèse a le mérite de retracer l'évolution des différentes implantations de l'Institut et montre de manière sous-jacente l'expansion qu'il a pu prendre depuis sa création. Il est manifeste également qu'il y a eu une volonté affirmée d'asseoir l'implantation aux alentours du berceau originel (11, rue d'Arlon). La colonisation progressive de la rue d'Arlon nous avait d'ailleurs fait espérer pouvoir créer un îlot exclusivement réservé à l'Institut dans cette parcelle de la rue située entre la Place du Luxembourg et la rue du Parnasse. Nous y sommes presque parvenus... mais quelques irréductibles propriétaires de snacks ont gardé jalousement le lieu qu'ils occupaient, tant il leur semblait évident que l'Institut et les étudiants qui le fréquentaient leur assureraient une clientèle fidèle et lucrative.

École Supérieure de Jeunes Filles - École Marie Haps sous le patronage de l'Université catholique de Louvain pp. 106-107

L'École Supérieure de Jeunes Filles a été inaugurée en octobre 1919. Conçue par Madame Marie Haps, et née de fréquents entretiens entre celle-ci et le Professeur Mayence de l'Université de Louvain, secrétaire de l'École, encouragée par le cardinal Mercier et par Mgr Ladeuze, recteur magnifique de l'Université catholique, l'École s'est proposé, dès le début, de permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études moyennes de s'assurer les bienfaits d'une solide culture générale supérieure.

L'enseignement qui y est donné n'est donc ni le rival, ni la contrefaçon de l'enseignement universitaire. L'institution repose avant tout sur cette idée que la femme a droit, comme l'homme, à l'enseignement supérieur, mais que cet enseignement doit avant tout la préparer à sa future mission d'épouse et de mère.

L'enseignement de l'École supérieure poursuit donc un autre but que l'enseignement universitaire, qui vise la spécialisation.

Dès le début, le programme des cours fut établi de façon à donner aux élèves des notions claires et solides sur la théologie, la philosophie, l'histoire, la littérature, les sciences naturelles, les sciences sociales, le droit, la musique, l'art. Si, par suite de l'expérience, ce programme a subi des remaniements de détail, on ne s'est jamais écarté de la conception initiale.

Chaudement recommandée et même proclamée nécessaire par le Cardinal Mercier, l'École a pu compter dès ses débuts sur la collaboration de maîtres appartenant aux Universités de Louvain et de Liège et à d'autres instituts de haut enseignement. L'Université de Louvain a, dès la première année, accordé son patronage à l'École : elle lui a prêté plusieurs de ses maîtres, son Recteur signe le diplôme final de licenciée que l'École décerne après trois années d'études. Entre l'Alma Mater de Louvain et l'École de la rue d'Arlon, il existe donc des liens très étroits.

Malgré la nouveauté de l'entreprise, le Comité directeur vit son audace récompensée dès la première année par plus de 80 inscriptions et, depuis lors, ce nombre est allé en s'augmentant.

Certes, l'institution a connu, et cela n'étonnera personne, des périodes de crise. Mais le jour où LL MM Le Roi et la Reine la jugèrent digne de donner l'instruction supérieure à SAR la princesse Marie-José, qui suivit pendant deux ans régulièrement les cours et y passa les examens, la réputation de l'institution a été définitivement établie.

Les résultats ont d'ailleurs prouvé que l'École répondait à un véritable besoin : examens particulièrement brillants, enthousiasme des élèves, esprit de solidarité remarquable entre les anciennes élèves et celles qui suivent encore les cours, développement de plusieurs initiatives du plus haut intérêt dans le domaine de l'éducation féminine, ce sont là des témoignages suffisants pour montrer que l'École supérieure de jeunes filles ne fut point une utopie lorsqu'on la créa et qu'elle a pris une place de premier rang dans l'ensemble des institutions catholiques de haut enseignement.

L'école, à l'origine, est dirigée par un Comité dont Mme Haps est la présidente et M.-F. Mayence, professeur à l'Université de Louvain, secrétaire. Les autres membres du Comité sont le vicomte Ch. Terlinden et M. Léon van der Essen, professeurs à l'Université de Louvain.

L'enseignement de l'École comporte trois années d'études : l'élève qui passe l'examen sur toutes les branches reçoit, à la fin de la troisième année, le titre de licenciée de l'École supérieure de jeunes filles.

(Un siècle d'enseignement libre (1932) in La Revue catholique des Idées et des Faits, 12, pp. 76-77).

Féminisme pp. 138-109

De toutes les associations existantes avant 1914, seul le CNFB (Conseil National des Femmes Belges) parvient non seulement à se redéployer, mais encore à s'imposer. [...] Des personnalités catholiques président désormais des commissions permanentes, comme Marie Haps à la commission Éducation, Marie-Élizabeth Belpaire à la commission Émigration et immigration, Juliette Carton de Wiart à la commission Enfance...

Il serait trop fastidieux et hors sujet de reprendre ici l'histoire de cette émancipation féminine. Mais l'occulter totalement serait nier le fait que Marie Haps a été très active dans cette mouvance et que la création de son institut s'inscrit directement dans la volonté d'ouvrir les femmes au savoir et à la culture leur permettant de tenir leur rang au sein de la société. Elles doivent encore – bien évidemment – y servir prioritairement leur époux et leurs enfants. Il n'empêche : l'avancée reste extraordinaire et Marie Haps a contribué ainsi à ouvrir largement les portes de l'enseignement supérieur aux jeunes filles de l'époque.

Haps (Madame Marie) (1879-1939) pp. 152-154

J'ai longuement hésité à choisir la lettre sous laquelle je ferais apparaître le nom de Marie Haps. J'ai finalement opté pour l'ordre alphabétique logiquement associé à son patronyme, mais il s'en est fallu de peu pour qu'elle soit inscrite dans les termes commençant par « M ».

Au quotidien, son prénom « Marie » (première lettre : « M ») était indissociable de son nom d'épouse avec lequel il formait une seule appellation dont professeurs et étudiants se servaient et se servent encore pour dénommer l'Institut. J'enseigne, je fais mes études, je vais à... « Marie Haps » !

Ranger madame Marie Haps dans les entrées en « H » de ce dictionnaire, c'est un peu renoncer également à la dénomination qui lui collait littéralement à la peau, tant il est vrai que pour tous ses professeurs et élèves, son nom était immanquablement assorti de la marque de déférence « Madame ». En témoignent, s'il le fallait, les extraits qui suivent, issus de l'éloge funèbre qui fut prononcé lors de son décès :

Parce que, personnellement, je viens de perdre, en Madame Haps, quelqu'un qui m'était très cher, il me paraîtrait impossible de dire, sur cette tombe trop tôt ouverte, autre chose que ma grande peine.

[...] Madame Haps, comme nous l'appelions avec cette nuance de respect mêlé de galanterie et dont elle aimait à rappeler les origines chevaleresques, Madame Haps restera, dans la mémoire de tant de jeunes filles, de jeunes femmes, celle qui fonda l'École de la rue d'Arlon. Et il conviendrait peut-être, maintenant que la sérénité de l'in memoriam autorise toute franchise, il serait juste et équitable de souligner, d'abord, ce qu'une initiative comme celle-là supposait de foi obstinée, de tranquille courage. En se vouant corps et âme à la culture générale des jeunes filles appartenant à une certaine catégorie sociale, la présidente du Comité de direction de l'École supérieure assumait d'écrasantes responsabilités.

[...] J'insiste sur les difficultés de la tâche entreprise. Mme Haps n'aura pas goûté ici-bas la récompense des pionniers qui voient, après les années de contradiction, brusquement s'abattre obstacles et barrières. Jusqu'à son dernier souffle, elle aura dû, pour se faire accepter, pour se faire pardonner l'audace grande, jeter toutes ses réserves dans la lutte quotidienne. Avec des intimes, elle n'en faisait pas mystère. Elle ne s'en plaignait point, d'ailleurs, la vie lui ayant appris cette philosophie qu'on use sur ses propres épaules.

[...] Depuis qu'elle est partie, la maison est en deuil... (Fernand Desonay, « Madame Haps » in Revue catholique des Idées et des Faits, Bruxelles, 24 mars 1939).

Pour Marie Haps, la femme a pour vocation d'être épouse et mère. Pour mieux tenir son rôle, elle doit avoir accès à la culture, ce qui, manifestement, n'est pas souvent le cas à l'époque, même dans les milieux privilégiés.

Issue d'une famille grand-ducale, riche et cultivée, Marie Frauenberg est née à Diekirch en 1879. Elle épouse Joseph Haps, financier belge. À Bruxelles, elle mène la vie d'une bourgeoise de son temps, partagée entre les obligations sociales d'une épouse de notable et les devoirs d'une mère de quatre enfants. Profondément chrétienne, elle s'implique dans des œuvres de bienfaisance. En 1914, elle fonde l'Œuvre de l'assistance discrète, qui collecte des fonds et distribue des vivres. Après l'armistice, elle crée à La Panne le repos Sainte-Élisabeth, un home destiné aux femmes des classes laborieuses, proches des mouvements catholiques.

Convaincue de la nécessité d'élever le niveau culturel des femmes de son milieu, et soutenue par l'Université de Louvain qui lui fournit l'essentiel de ses professeurs, elle crée un établissement supérieur d'éducation. Il s'ouvre à Bruxelles en octobre 1919 au n° 11 de la rue d'Arlon, sous le nom d'École Supérieure de Jeunes Filles. On y dispense des cours de culture générale qui vont de la théologie au droit en passant par les sciences naturelles. L'établissement qui s'adresse aux cercles étroits de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie et compte parmi ses élèves la princesse Marie-José, future reine d'Italie, connaît un certain succès, mais aussi des périodes de crise. L'étudiante reçoit un diplôme de licenciée, sans perspectives, cependant, si ce n'est le mariage. Les inscriptions atteignent deux cents élèves en 1926, une bonne centaine dans les années 1930, car les mentalités changent et les jeunes filles, y compris celles des milieux privilégiés, préfèrent obtenir un diplôme offrant des débouchés professionnels. Marie Haps maintient le cap :

C'est par une culture générale non utilitaire, et non par une culture spécialisée à finalité professionnelle, que l'on aide la jeune fille à devenir la compagne intelligente de l'homme et le guide éclairé des enfants [...] auxquels reviendra plus tard l'exercice du pouvoir dans la société.

Haps (Simone Marie) p. 108 et pp. 154-156

L'histoire des années qui suivent le décès de madame Marie Haps (1939) présente des zones d'ombre, difficiles à combler dans la mesure où la recherche des documents officiels (ex. : procès-verbaux de réunions du Pouvoir organisateur) et de ressources orales (ex. : témoignages d'anciennes) s'est avérée particulièrement ardue. Seule certitude, la direction passe aux mains de Simone-Marie Haps, fille de la fondatrice qui cherche à maintenir l'esprit dans lequel sa mère avait créé l'école et en avait marqué l'évolution.

Deuxième directrice de l'Institut, Simone-Marie, fille de Marie Haps, quitte le Carmel de Bruges pour reprendre la direction de l'école qu'elle assurera jusqu'en 1961. Elle va progressivement restructurer l'établissement en développant après-guerre de nouvelles filières diplômantes : assistante en psychologie (1946), traductrice/interprète (1955).

Je n'ai pas eu l'occasion de la connaître, même si elle est décédée en août 1985, ce qui m'aurait permis de la rencontrer. Mais, après sa démission, elle a manifestement souhaité rester en retrait de la vie

institutionnelle. J'ai retrouvé un texte écrit par Madame de Galocsy qui lui a succédé et qui lui rend hommage. Il me semble intéressant de le reproduire ici :

IN MEMORIAM

En ce mois d'août dernier s'éteignait discrètement Simone Marie Haps, fille de la Fondatrice de l'Institut.

*[...] C'était une personnalité très attachante et en me référant au témoignage d'une ancienne qui l'a approchée de très près, je **puis** vous dire qu'elle était d'une générosité à toute épreuve, ne calculant jamais, donnant d'elle-même et de son avoir. Elle était exigeante pour elle-même et peut-être par conséquence et sans le savoir pour les autres. Elle demandait aussi simplement qu'elle donnait. Elle était très intelligente, mais surtout d'une intelligence mystique, oubliant le côté matériel des choses.*

Comme tout le monde, elle a eu des moments difficiles, des rencontres désagréables, des conversations très vives. Tout cela, elle l'envisageait d'une façon détachée, sans humeur, sans reproches, trouvant les choses normales, naturelles. Jamais elle ne jugeait quelqu'un durement, toujours sensible et délicate. Elle trouvait à toute chose, toute parole un aspect normal et si elle était blessée, elle ne le montrait pas. Elle était fidèle en amitié et d'une simplicité extrême.

Durant plus de 20 ans, Simone-Marie Haps s'est donnée corps et âme à sa tâche, concevant sa mission comme véritablement apostolique. Elle entendait ainsi poursuivre l'œuvre créée par sa mère.

*[...] Elle reprit la direction de l'école au moment des années difficiles de la guerre. Pour répondre aux nécessités de l'heure, une formation de secrétariat fut créée, donnant une large place aux **langues** vivantes, tout en maintenant un programme bien équilibré de culture générale.*

Puis, en 1944-45, devant l'importance des problèmes sociaux et psychologiques, un projet original fut conçu par Simone-Marie Haps : la formation des assistants en psychologie. Elle s'informa jusqu'aux USA, compara les réalisations existantes et en définit le premier programme d'études. Elle mena courageusement, sans se lasser, une longue lutte pour faire reconnaître la raison d'être de cette nouvelle formation. Au cours des années, le même dynamisme créateur se manifeste : les spécialisations se diversifient : certificat d'orientation professionnelle, éducatrices spécialisées et pour la première fois en Belgique : formation de logopèdes. Oui, nous lui devons tout cela, et plus encore...

*Dans l'**Europe** de l'après-guerre, un enseignement adéquat pour traducteurs et interprètes voit le jour. Genève, Heidelberg, Germesheim, Vienne, Sarrebrücken, Paris... En Belgique, à l'époque, rien n'existait dans ce secteur nouveau. À l'École Marie Haps et à sa directrice entourée de spécialistes, revient le mérite d'avoir osé mettre sur pied cette section nouvelle [...] Simone-Marie Haps a vécu en avant d'elle-même parce qu'elle articulait toutes ses forces au service d'une cause.*

Haute École pp. 156

L'Institut libre Marie Haps a ainsi cherché à fonder une entité avec d'autres partenaires qui avaient pignon sur rue dans le paysage de l'enseignement supérieur en Belgique francophone. C'est ainsi que s'est créée la Haute École Léonard de Vinci, composée de six instituts et de six catégories (économique, paramédicale, pédagogique, sociale, technique, Traduction-Interprétation), chaque catégorie comprenant différents départements correspondant aux formations initialement données dans les six écoles d'origine.

Place du Luxembourg p. 194

Place bénie pour un Institut comme Marie Haps, ayant longuement enseigné la traduction-interprétation et reconnue pour son enseignement d'une vingtaine de langues étrangères en horaire décalé. L'implantation de l'école sur ce site n'a sans doute pas été choisie en tenant compte de ce paramètre européen, mais il faut avouer qu'on pourrait presque parler d'une prémonition de génie lorsque Marie Haps a choisi l'hôtel de maître, situé à un des coins de la Place du Luxembourg, pour en faire le berceau de son École supérieure de jeunes filles !

Princesses pp. 234-237

L'Institut libre Marie Haps : un vivier de princesses et de reines ! L'école, il est vrai, avait été créée pour donner aux jeunes filles de la haute bourgeoisie, voire de l'aristocratie, une éducation et une formation générale susceptibles de leur permettre d'être à la hauteur du rôle qu'elles auraient à assurer dans la société. Cette prédominance initiale d'une population socialement et culturellement privilégiée a été progressivement complétée par l'inscription de jeunes filles issues de tous les milieux socio-économiques. Mais en gardant néanmoins toujours une sorte de réputation élitiste qui conduisait souvent à prétendre que l'Institut était fréquenté essentiellement par des jeunes filles de bonne famille. Concept qui reste sans doute à définir, mais qui génère néanmoins une perception assez précise de ce que cela sous-entend.

Si l'École supérieure de jeunes filles comptait parmi ses premières étudiantes la princesse Marie-José de Belgique, fille du Roi Albert et future reine d'Italie, puis Lilian Baels, future épouse de Léopold III, la section langues a accueilli pendant quatre ans l'archiduchesse Alexandra d'Autriche, petite-fille de l'impératrice Zita.

Le passage à la rue d'Arlon de la Princesse Marie-José de Belgique, future reine d'Italie, a été vécu à l'époque, sans aucun doute, comme une reconnaissance royale de la qualité de l'institut fondé par Marie Haps. Dans les coupures de journaux qui évoquent l'inscription de la Princesse Marie-José, on peut

découvrir des textes très révélateurs de la fierté que suscitait la présence de cette élève de sang royal sur les bancs de l'école :

Une Arlonnette de sang royal : La princesse Marie-José élève de l'école supérieure de jeunes filles

Il dit peu de choses au non-initié, ce nom joli et bien sonnant d'Arlonnette, que se choisirent, entre elles, quelques élèves de la première heure de l'école supérieure de jeunes filles, établie, sous le patronage de l'Université catholique de Louvain, à l'ancien hôtel Beernaert, 11 rue d'Arlon. Mais il dit beaucoup aux anciennes, si ce mot peut servir à désigner les élèves qui, déjà, ne sont plus sur les bancs de l'école vieille de cinq ans.

Le bristol qui nous invitait à la réouverture des cours, ne précisait rien, en dehors du discours d'ouverture du Président du Conseil d'administration et de l'allocution de madame Haps, présidente du Comité de direction. Mais une belle et bonne surprise nous attendait quand, mercredi matin, nous nous sommes rendus au local de l'école.

[...] À 11 heures a eu lieu, dans les grands salons du premier étage, la séance d'ouverture des cours. C'est dès l'abord, le babil charmant et joyeux des anciens, heureux de se revoir et devisant par petits groupes, sur l'emploi du temps consacré à des vacances bien méritées. Un mot : « Silence », transforme ce bruyant échange de paroles en chuchotements à peine perceptibles... et soudain un cri s'élève : « Vive la Reine ! » Porteuses de bouquets de roses leur offerts à l'entrée, notre souveraine s'avance avec sa fille, la princesse Marie-José.

[...] Un premier discours est prononcé par M. Terlinden, procureur général près la Cour de cassation, président du Conseil d'administration. Après des paroles très heureuses pour SM la Reine et SAR la princesse Marie-José, l'orateur évoque le souvenir de l'avocat du ministre dans l'hôtel duquel l'école a élu domicile.

[...] Il faudra, dit-il, que l'arbre planté par Madame Haps ait porté ses fruits pour qu'on apprécie toute l'étendue et toute l'importance de son œuvre. Celle-ci a, aujourd'hui, un honneur insigne : la fille de nos Souverains, au seuil de la sixième année, entre comme élève à l'établissement. (Acclamations prolongées). Beernaert aurait souri à une entreprise qui a l'honneur d'avoir mérité l'appui de nos Souverains et de notre grand Cardinal.

Si la Princesse Marie-José a d'emblée été inscrite comme Princesse dans les registres tenus par l'école, c'est comme n'importe quelle élève que Mathilde d'Udekem d'Acoz est, en 1991, enregistrée dans les listings des étudiants du département logopédie. Elle y suivra un cursus sans faute, terminant même, en 1994, sa troisième année avec la mention Grande distinction.

Je me souviendrai toujours de l'annonce – encore officieuse – de ses fiançailles avec le Prince Philippe de Belgique, futur héritier du trône. C'était un vendredi, à la mi-septembre, après les délibérations de seconde session. Coup de téléphone dans le bureau que j'occupais rue du Luxembourg, où je recevais,

en tant que chef de département, les pleurs, voire les récriminations des étudiant(e)s qui avaient été mis(es) en échec.

– Bonjour Madame, je me présente : je suis M. X, du quotidien Het Laatste Nieuws (presse néerlandophone) et j’aurais souhaité obtenir quelques renseignements sur votre ancienne élève Mathilde d’Udekem d’Acoz.

– Puis-je savoir les motifs de cette demande ?

– Il semblerait qu’elle soit la fiancée du Prince Philippe et donc notre future reine des Belges !

– À ma connaissance, Monsieur, nous ne sommes pas le 1er avril et mon emploi du temps ne me permet pas de prolonger cette conversation. Et de lui raccrocher au nez.

Deuxième appel, dans la minute qui a suivi le premier.

– Bonjour Madame, je représente le quotidien Le Soir. Pouvez-vous m’accorder quelques instants et me parler d’une de vos anciennes élèves, Mathilde d’Udekem d’Acoz ?

– Monsieur, je n’ai pas l’habitude de donner des renseignements sur les anciennes élèves et je n’ai aucune raison de répondre à votre requête.

Sans avoir même pris – ou eu – le temps de me dire que si ces appels se succédaient, il devait bien y avoir une bonne raison pour les justifier, je reçois un troisième appel, alors que je n’avais pas encore pu prononcer deux mots pour venir au secours de l’étudiante que j’avais en pleurs devant moi :

– Bonjour Madame, Bernard Devlamminck (le directeur de l’Institut à l’époque !) à l’appareil. Connaissez-vous Mathilde d’Udekem d’Acoz ?

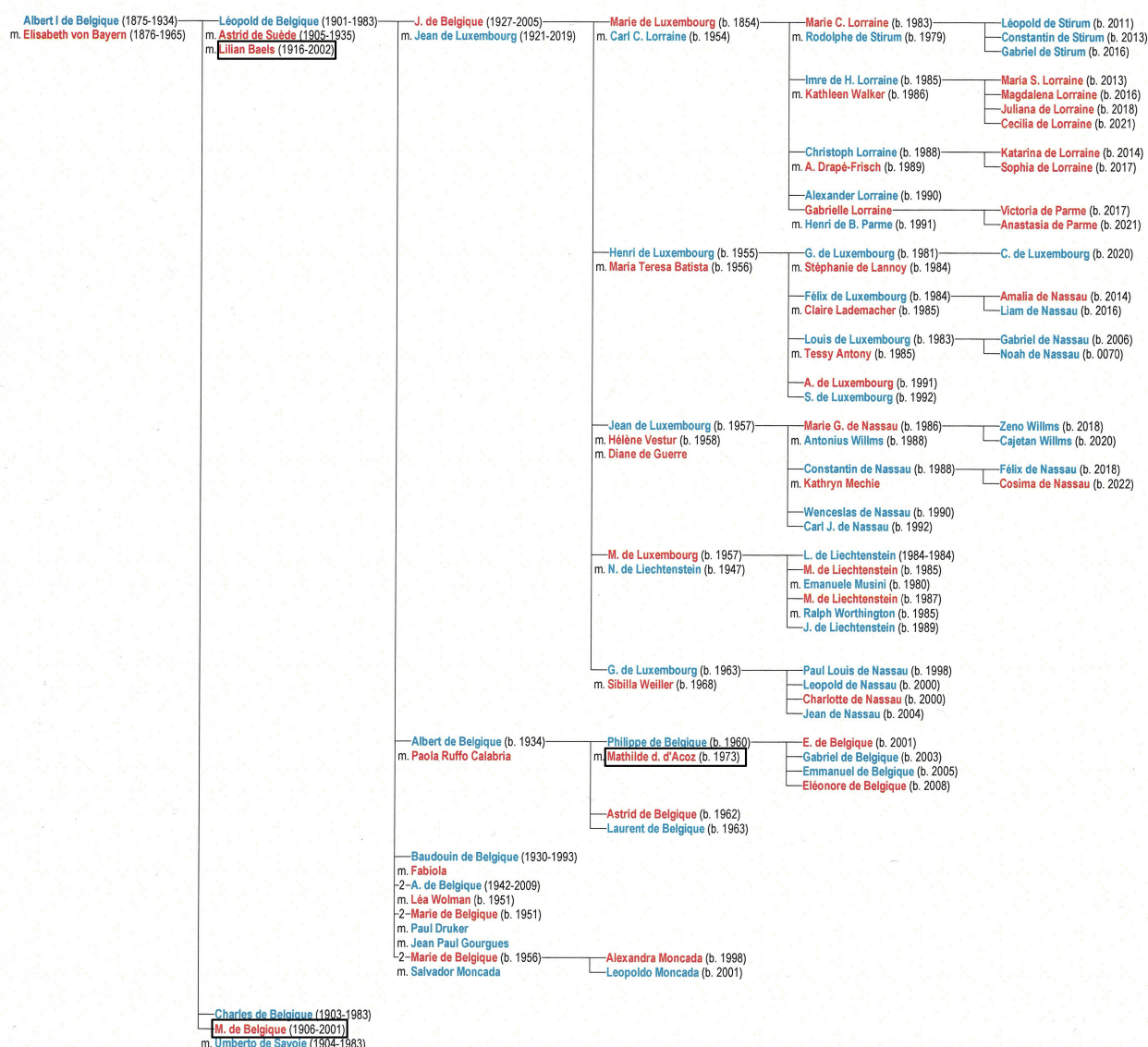
– Oui, bien sûr ! Elle a été mon étudiante pendant les trois années de son graduat à Marie Haps.

– Ah bien ! J’ai toute la presse qui débarque parce qu’il semble qu’elle se soit fiancée au Prince Philippe. Je vous les envoie.

Et de me voir ainsi confiée la délicate mission de répondre aux questions, souvent très indiscretes et même inquisitrices, des journalistes chargés de couvrir l’événement et qui avouaient avoir trouvé porte close et bouches qui ne l’étaient pas moins dans tous les autres lieux qui auraient pu leur donner quelques renseignements sur Mathilde, jusqu’alors inconnue des médias. J’ai mieux compris, ce jour-là, l’importance pour les journaux – quotidiens et/ou hebdomadaires – d’être les premiers à glaner un maximum d’éléments pour écrire un article leur assurant un tirage important de leur gazette.

Je me souviens d’une longue interview accordée à l’hebdomadaire Télémoustique où, suite à la question du journaliste qui m’interrogeait sur le choix des études de logopédie par la future princesse, j’avais tenu ces propos :

Je crois qu'elle recherche la communication avec les autres, mais plus que cela, elle cherche à éveiller le sens de la communication chez les autres. C'est déjà un trait de sa personnalité. Savoir communiquer est une chose, être à l'écoute en est une autre, et Mathilde est particulièrement à l'écoute des autres – tout en étant quelqu'un de réservé, qui ne s'impose pas, mais qui sait tenir sa place. Elle ne se fait pas remarquer, mais elle est remarquable !



Tree Chart by Brother's Keeper VS 7.0 des familles royales et grand-ducales de Belgique et du Luxembourg, avec, entouré d'un cadre noir, le nom des princesses formées à l'École supérieure pour Jeunes Filles respectivement l'Institut Libre Marie HAPS (ILMH) ou encore la Haute École Léonard de VINCI (HE VINCI), toutes trois fédérées par l'Université Catholique de Louvain. (bp_2025-06-11)

Sélection et transcription: bp_2025-05-29



Paul BONERT

E-mail : info@svq-diekirch.lu
Site web : www.svq-diekirch.lu